

Vingt romans pour la rentrée par Alain Bosquet
Boris Schreiber

Boris Schreiber

Je suis heureux — et ce n'est pas seulement une formule — d'avoir été l'un des rares à saluer la parution, voici un an, du premier roman de Boris Schreiber : *Le Droit d'asile*. Le livre qu'il vient de publier, *Les Heures qui restent* (1), révèle un tempérament tourmenté comme on n'en rencontre pas dix par siècle. Jamais le problème de la création littéraire n'a été posé avec tant de force tragique. Quand les aimables Robbe-Grillet de notre époque seront oubliés, on saura que Boris Schreiber a tout dit sur les affres de l'écriture. Son roman est le témoignage le plus bouleversant sur les perturbations qu'occasionne dans une âme assoiffée d'absolu cet acte à la fois coupable et merveilleux : créer des personnages. L'écrivain est là, qui parle. Parle-t-il en son nom, ou au nom d'un personnage à qui il a donné le jour ? Ce personnage existe, et d'exister il se tourne contre son auteur. Il a une chair verbale et, à la fois, un verbe fait chair. Pour compliquer encore les relations de l'écrivain et du personnage, Boris Schreiber interpose entre lui-même et son héros une lectrice : celle à qui il a confié son manuscrit. Le même genre de malentendu dramatique qui existe entre l'écrivain et le personnage, existe aussi entre la lectrice (lisez : tous les lecteurs) et le personnage, et, par conséquent, de manière indirecte, entre l'écrivain et ses lecteurs. Complicité, conflit, rage, terreur : ces liens à travers les caprices de l'imagination sont aussi fertiles que douloureux. Mais l'écrivain ne devrait pas s'arrêter à tant de soubresauts, à tout ce ressassement qui l'épuise, il va écrire un nouveau livre, créer un autre personnage. Le pourra-t-il, avec, dans la mémoire, le poids du précédent ? Car — et le livre de Boris Schreiber est admirablement aussi un livre réaliste — l'écrivain a des soucis matériels, des problèmes de famille, une existence qui ne se veut pas délirante à chaque moment. Il fuit, il se fuit. En réalité, il court au-devant de son nouveau personnage. Il croira le reconnaître dans un inconnu. Mais, et c'était à prévoir, cette miraculeuse incarnation ne servira qu'à multiplier les angoisses, les dangers, les élans avortés dont est faite sa vie, et sa vie spirituelle avant tout.

Ce thème inextricable, Boris Schreiber le traite de la manière la plus chaleureuse, la plus emportée, la plus haletante. Il importe peu que parfois il ploie sous le fardeau des inquiétudes qu'il crée. Je ne connais pas de livre si charnellement, si viscéralement vrai sur l'angoisse de la création. Chaque phrase portée, chaque mot a sa charge de sang et de feu. D'ores et déjà ce roman corrosif est le seul, cette année, que traversent des éclairs de génie. J'en suis tout remué. Et de durable manière.

Je suis heureux — et ce n'est pas seulement une formule — d'avoir été l'un des rares à saluer la parution, voici un an du premier roman de Boris Schreiber : *Le Droit d'asile*. Le livre qu'il vient de publier, *Les Heures qui restent*, révèle un tempérament tourmenté comme on n'en rencontre pas dix par siècle. Jamais le problème de la création littéraire n'a été posé avec tant de force tragique. Quand les aimables Robbe-Grillet de notre époque seront oubliés, on saura que Boris Schreiber a tout dit sur les affres de l'écriture. Son roman est le témoignage le plus bouleversant sur les perturbations qu'occasionne dans une âme assoiffée d'absolu cet acte à la fois coupable et merveilleux : créer des personnages. L'écrivain est là, qui parle. Parle-t-il en son nom, ou au nom d'un personnage à qui il a donné le jour ? Ce personnage existe, et d'exister il se tourne contre son auteur. Il a une chair verbale et, à la fois, un verbe fait chair. Pour compliquer encore les relations de l'écrivain et du personnage, Boris Schreiber interpose entre lui-même et son héros une lectrice : celle à qui il a confié son manuscrit. Le même genre de malentendu dramatique qui existe entre l'écrivain et le personnage, existe aussi entre la lectrice (lisez : tous les lecteurs) et le personnage, et par conséquent, de manière indirecte, entre l'écrivain et ses lecteurs. Complicité, conflit, rage, terreur : ces liens à travers les caprices de l'imagination sont aussi fertiles que douloureux. Mais l'écrivain ne devrait pas s'arrêter à tant de soubresauts, à tout ce ressassement qui l'épuise, il va écrire un nouveau livre, créer un autre personnage. Le pourra-t-il, avec, dans la mémoire, le poids du précédent ? Car — et le livre de Boris Schreiber est admirablement aussi un livre réaliste — l'écrivain a des soucis matériels, des problèmes de famille, une existence qui ne se veut pas délirante à chaque moment. Il fuit, il se fuit. En réalité, il court au-devant de son nouveau personnage. Il croira le reconnaître dans un inconnu. Mais, et c'était à prévoir, cette miraculeuse incarnation ne servira qu'à multiplier les angoisses, les dangers, les élans avortés dont est faite sa vie, et sa vie spirituelle avant tout.

Ce thème inextricable, Boris Schreiber le traite de la manière la plus chaleureuse, la plus emportée, la plus haletante. Il importe peu que parfois il ploie sous le fardeau des inquiétudes qu'il crée. Je ne connais pas de livre si charnellement, si viscéralement vrai sur l'angoisse de la création. Chaque phrase portée, chaque mot a sa charge de sang et de feu. D'ores et déjà ce roman corrosif est le seul, cette année, que traversent des éclairs de génie. J'en suis tout remué. Et de durable manière.